

**Wokseu paterson**

**Il n'a pas fait que  
me violer**

*Roman*



## **PREFACE**

« Il n'a pas fait que me violer... » est un fragment de phrase arraché à la bouche du personnage principal de ce roman. Dans cette histoire alléchante et limpide, Duchelle se raconte. Son histoire nous amène à réfléchir non seulement sur la violence, mais sur plusieurs autres questions : Dieu, les phénomènes mystiques, l'altruisme, la condition féminine, les relations humaines. La lecture de ce roman nous fait parcourir ces thèmes et bien d'autres comme un éclair. Ce roman, loin d'être une réflexion systématique sur ces thèmes, est un point de départ pour plusieurs débats.

Les débats sur l'existence de Dieu et sur les phénomènes mystiques épuisent les plumes et sèchent la salive. L'histoire de Duchelle peut susciter en nous certitude et doute. Elle nous met en confiance et nous laisse parfois sceptique car son récit semble parfois devenir épique. Mais avec une clarté lumineuse, un message de fond apparaît : la méchanceté humaine ici manifestée à travers la violence sexuelle d'une part et la

trahison d'autre part, est un poison dont les remèdes sont le pardon et l'altruisme. Paterson WOKSEU se fait donc encore comme dans *Rejetté par les miens* chantre des valeurs humanisantes. Mais en plus, il pose un problème, celui de la régénérescence du mal. Le combat semble être toujours à recommencer. Le mal apparaît comme une plante qu'on coupe et qui régénère, une bête qu'on tue et qui renaît. L'homme est donc un insécure : l'amour, l'amitié, l'honorabilité sont sans cesse menacés par l'animal bestial qui sommeille dans n'importe lequel d'entre nous. L'amour peut céder la place à la haine, l'amitié à l'inimitié, l'honneur à la honte. Rien n'est définitivement acquis tant qu'on vit. Le mal nous guette ou nous séduit et à tout moment nous courons le risque d'être des victimes ou des bourreaux au cœur d'une tragédie.

Marius Darhlin WABO TOGUEU

# I

Vingt années plus tard, ces événements demeurent encore gravés dans ma mémoire comme si je les avais vécus hier. Nous vivions au Cameroun, plus précisément dans une ville située à l'Ouest du pays appelé Mbouda. Mes parents et moi habitions le quartier bameboro— ville. Si j'ai bonne mémoire, je devais être âgée de quatorze ans, soeur aînée au milieu d'une famille de quatre enfants dont trois filles et un garçon. Mes parents étaient tous deux salariés, papa était enseignant dans une école primaire dénommée Jules— ferrie et maman était quant à elle, infirmière dans un centre médical social de secours de Mbouda. Nous menions une vie aisée et nous avions des voisins très sympas avec lesquels nous échangeions de temps à autre, sauf que papa n'appréciait guère certaines compagnies et nous exhortait toujours à faire très attention, à nous méfier des personnes inconnues. Je prenais ses conseils très au sérieux et que je les appliquais à la lettre. Vous vous demandez sans doute comment je m'appelle, ainsi que le reste de ma famille. Tenez vous tranquille et je puis vous rassurer que cela ne tardera pas se révéler à vous, mais bien avant, j'aimerai que vous sachiez que j'aime bien me faire

supplier. Ce détail vous permettra de comprendre ce qui suivra. Pour répondre à votre préoccupation même si à première vue cela semble ne pas l'être, mes parents m'ont donné le prénom de Duchelle ; Stella et Anna, mes soeurs cadettes sont respectivement âgées de dix et huit ans, enfin Michael le Benjamin était âgé de six ans. Je fréquentais déjà le lycée bilingue de Mbouda, et je faisais la classe de seconde A4 Espagnole, Stella était en classe de 5<sup>ème</sup>, Anna faisait le CM2 et Michael quant à lui était encore au Cour préparatoire. Mon père s'appelait Dolias Arthur et maman, Loveline Déborah. Deux années plus tard, j'étais en classe de terminale après avoir obtenu mon probatoire avec la moyenne de 18,5/20. Le probatoire en effet un examen tout à fait particulier en ceci qu'il permet simultanément non seulement d'évaluer le niveau requis des élèves susceptibles d'être admis en classe terminale, mais aussi leurs compétences dans la maîtrise des différentes matières. Je dois avouer qu'au départ, je considérais cet examen comme du gâchis financier tout simplement parce qu'il ne sagissait pas d'un diplôme proprement dit. Il n'offrait aucun accès à un concours public et semblait nous ralentir dans nos études, contrairement à

d'autres pays où cet examen semblait ne pas du tout exister. Mais au final, j'avais compris sa raison d'être. En effet, jusqu'en classe de terminale, j'avais très peu d'amies, du moins une seule, Jessica avec qui je m'entendais très bien. Ceci dit, mon trajet était école/maison ; je n'avais pas du temps à gaspiller dans les futilités de gamine étant donné que, j'avais pour ambition d'être une grande femme d'affaire dans mon pays comme madame Kate Fotso pour qui j'avais de l'admiration. Pour y parvenir, je devais me battre dans mes études pour devenir meilleure afin d'atteindre mes objectifs et concrétiser mes rêves. De ce fait, j'avais une seule idée en tête, étudier encore et encore au prix des sacrifices pour devenir ce que j'avais toujours souhaité être, une véritable femme d'affaire internationale. Papa avait toujours coutume de me dire :

– Ma fille, dans ce monde, pour réussir, tu vas devoir te priver de certains plaisirs de la jeunesse, afin de te concentrer sur l'essentiel pour pouvoir atteindre et réaliser tes rêves, et surtout éviter les mauvaises compagnies. Ça, ne l'oublie jamais ma princesse.